

HENRI III : LE CREPUSCULE DES VALOIS

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE - HISTOIRE
09/08/2001

A la Bourse des valeurs de l'historiographie, au Dow Jones ou plus modestement au CAC 40 (quel drôle de nom !) de la chère Clio, les actions d'Henri III, depuis un demi-siècle, n'ont cessé de monter. Cela lui fait une belle jambe à ce malheureux roi, qui fut tellement impopulaire de son vivant. Henri, fils de Catherine de Médicis, a longtemps cherché son personnage. Aux années 1560-1571, il naviguait pour ainsi dire à la godille. Malgré d'indiscutables tendances à la modération, qu'un film caricatural a passées sous silence, il a quand même, en 1572, pris sa part (fâcheuse) de responsabilité quant à la Saint-Barthélemy ; non pas certes au moment du grand massacre en forme de pogrome, mais lors de l'opération chirurgicale qui précéda ce bain de sang, et au cours de laquelle Catherine, flanquée d'Henri d'Anjou (futur Henri III), fut complice d'un assassinat (celui de Coligny), préalable involontaire aux milliers de meurtres qui allaient s'ensuivre.

Pourtant, dès son accession au trône de France (1574) après un bref intermède royal en Pologne, Henri manifeste d'étonnantes aptitudes au « recentrage ». Il se désolidarise du parti extrémiste des Guise et autres guisards, supporters d'un catholicisme à l'emporte-pièce. Il cherche une voie médiane entre les deux bords. Il signe divers textes législatifs qui assurent aux huguenots quelques libertés fondamentales. En outre, il s'efforce de restaurer l'autorité de l'État en une époque où les Français ne s'aiment point et même se détestent cordialement les uns les autres. Homme à femmes, Henri est tout le contraire, ou presque, d'un homosexuel, et l'on regrettera que la « postérité » ait accepté sur ce point comme paroles d'Évangile les sottises calomnies de la Ligue.

Il épouse en 1575 une princesse qu'il aime... et qui ne parvient point à lui donner de fils. Grand malheur de ce règne ! Puisque va s'imposer, de ce seul fait, sans cesse contestée, une transmission du pouvoir royal à un Capétien huguenot, Henri de Navarre, qui n'est pas encore passé par l'épreuve régénératrice d'une conversion définitive à la religion romaine... Les manies d'Henri III, collectionneur de petits chiens et de perroquets, organisateur de processions dévotes, amateur légitime de conversations lettrées, ferme partisan des repas royaux solitaires dont s'inspirera Louis XIV, tout cela n'est pas près de lui gagner le cœur de ses sujets, car ils en tiennent, eux, pour des habitudes plus frustes et plus résolument gauloises.

Notre homme est confronté à diverses factions, celle des Guise, déjà rencontrés ici ; celle des protestants « pur jus » (Navarre, alias futur Henri IV) ; et puis, dans l'entre-deux, celle des centripètes catholiques à la Montmorency Damville, proche des calvinistes ; celle du jeune frère d'Henri, le dénommé François-Hercule, lui-même proche des centripètes et des « parpaillots » ; sans oublier pour autant la vieille mère d'Henri, l'inoxidable Catherine qui pencherait davantage, elle, vers la Ligue (centrifuge) des Guise. On s'y perdrait et, à la fin des fins, Henri se voit obligé de constituer lui-même sa propre faction, c'est vraiment le comble pour un roi ! Elle est peuplée de nobles méridionaux qui jouent facilement de la dague et dont les survivants, après moult homicides de toute espèce, s'appelleront Épernon et Joyeuse. En proie aux logiques de l'époque, ce « duo » finira par se rompre, Joyeuse basculant vers la Ligue guisarde ; Épernon, à l'inverse, restant fidèle au « juste milieu » d'Henri III.

Bien avant Louis XVI, le troisième Henri se voit contraint d'affronter un processus révolutionnaire, pour ne pas dire une révolution ligueuse en chair et en os. Il ne se tire pas trop mal de l'épreuve. Mieux, à coup sûr, que dans le cas du susdit Louis XVI, vaincu sans phrases par la force inouïe de l'événement. L'examen de passage, en l'occurrence, est classique : Henri doit d'abord affronter une révolte nobiliaire, celle des Guise, encore eux. Laquelle se double d'un soulèvement (au mois de mai 1588) de l'insubmersible « peuple de Paris », à l'occasion de quoi sont inventées, nouveaux objets, les barricades ; elles resteront instruments de guerres civiles ou de luttes intestines, dans des styles tragiques (Fronde) ou héroï-comiques (1968). Va suivre, de la part d'Henri III, une espèce de « fuite à Varennes », réussie pour le coup, elle-même complétée par des états généraux, oppositionnels à Sa Majesté comme ils le seront aussi deux siècles plus tard.

Enfin, Henri III, au lieu de se « dégonfler » totalement comme fera Louis XVI, décide de prendre le taureau par les cornes : il fait assassiner (exécuter, dirions-nous aujourd'hui) les deux frères Guise(s). L'idée n'était pas sottise, mais elle négligeait les effets pervers de ce double meurtre. Henri dresse de ce fait toute la France contre lui ou du moins cette partie de la nation qui prétend à elle seule représenter la France entière. Il s'agissait alors de la majorité catholique dure.

Ultime parade qui du coup semble raisonnable : Henri s'allie dorénavant aux protestants d'Henri de Navarre contre les post-Guisards du catholicisme pur et dur. La fin du drame (shakespearienne) échappe à « notre héros » assassiné par le moine Jacques Clément (août 1589). Henri IV mettra le point terminal à tout cela sur l'air d'Embrassons-nous Folleville, lors de l'édit de Nantes, et de la paix de Vervins conclue avec l'Espagne ultrapapiste. La Révolution de 1588 n'a donc pas accouché, dix années plus tard, d'un Napoléon déclarant la guerre à l'Europe, mais bien plutôt d'un Navarre-Vert-Galant, réconciliateur de nos compatriotes. En attendant Ravaillac...

De zigzag en zigzag, Solnon a suivi avec patience les avatars quelquefois sautillants d'un Henri III tenace et infortuné. Il sut sauver l'État ; il sut rester aussi sur le terrain des faits, et non des idéologies. Ce « suivisme » solnonien, ce suivi plein d'intelligence, n'est pas l'un des moindres mérites de l'excellent auteur de cette biographie, élève de longue date de François Bluche et qui se révèle aujourd'hui comme l'un des plus solides spécialistes de notre Ancien Régime, au crépuscule de la « race des Valois.

Henri III, un désir de majesté, de Jean-François Solnon, Perrin, 149 F.



Henri III et le duc de Guise à Blois. C'est dans cette ville que le roi de France fera assassiner le duc, chef de la Ligue.
(Photos Roger-Viollet.)



Henri III
(Photos Roger-Viollet.)
